

LOUISE MENARD

Par Marie-Christine Romanini

Je pèse moins de trente grammes et je m'agrippe à la barre du tribunal de Château-Thierry dans l'Aisne, ce 4 mars 1898, vers midi. Mon témoignage est authentique, une gravure de l'époque me représente, avec le président en l'arrière-plan : cheveux blancs, moustaches taillées en petits perchoirs, le regard fier. Je me suis invité au procès, à la faveur d'une vitre cassée de la verrière qui surplombe cette grande salle où l'on juge les hommes et les femmes accusés d'avoir fauté. Je suis un moineau domestique. Si je suis là, c'est parce que le juge a apporté un gros pain lourd et rond, il trône parmi les pièces à conviction. Un pain doré, avec des crêtes sèches brûlées comme je les aime, de grandes vallées pâles où mon bec agile et dur pourrait fouailler pour y extraire un peu de mie fondante...Oh, que j'ai faim ! Je tente une approche mais l'homme réclame le silence et empoigne son marteau. Méfions-nous, et observons !

Sur le banc des accusés une femme, jeune, maigre, de grands yeux cernés, une longue jupe grise qui n'est pas en laine. Elle s'appelle Louise Ménard, elle a vingt-deux ans. Un homme debout, en robe noire et jabot blanc, sec et sérieux, l'accuse d'avoir volé un pain de six livres, comme celui qui est là, sur la table.

Elle l'a volé au boulanger du village, son propre cousin, Pierre, qui a porté plainte.

Elle avait donc déjà liquidé son bon d'alimentation de la semaine, deux kilos de pain et deux livres de viande ?

Elle n'est pas seule, elle a un fils de deux ans et une mère, trop vieille pour travailler.

Et pas d'époux ? Qui est le père de l'enfant ? Il n'y en a point.

Elle a volé parce qu'elle avait faim. Comme moi. Et comme tant d'autres, à commencer par mon amie la cigale. Sa voisine la fourmi n'a pas porté plainte mais elle lui a fermé la porte au nez, c'est pareil!

Louise Ménard a volé parce que son enfant et sa mère avaient faim : 36 heures qu'ils n'avaient rien mangé.

Le cousin est appelé à la barre : il dit que si on laisse faire c'en est fini du respect qu'on doit au travail et aux travailleurs ; qu'il se lève tôt, lui, été comme hiver, pour faire le pain ; que la farine le meunier ne lui en fait pas cadeau, le sel non plus on ne le lui donne pas ; et il n'est jamais allé quémander au bureau de bienfaisance, lui!

« Nous vous remercions », lui dit le président. C'est au tour du gendarme de venir témoigner : quand il est entré chez Louise, le surlendemain du vol, il a trouvé le logis pauvre mais propre et bien rangé. A la fenêtre, du carton remplaçait un carreau ; sur la table, le pain volé, entamé aux trois-quarts.

-- Vous êtes sûr qu'il s'agissait bien de celui du boulanger ?

-- Comme je vous le dis, Monsieur le juge, le même que le vôtre, mais il en restait à peine le quart !

La foule rit de bon cœur et le marteau de bois s'abat sur son socle à quatre reprises. Je bats des ailes, j'ai eu peur !

« La séance est levée, la cour va délibérer ».

Tous se dispersent, le pain reste là. Je me précipite...hélas, un greffier l'emporte sous son bras. Mais quelques miettes tombent à terre et me payent de ma peine. Ne suis-je pas devenu chroniqueur judiciaire ?

Quelques heures plus tard, Paul Magnaud, président du Tribunal prend la parole :

« Attendu que la faim est susceptible d'enlever à tout être humain une partie de son libre-arbitre et d'amoinrir en lui la notion du bien et du mal, je prononce la relaxe de l'accusée Louise Ménard ».

La salle bruisse de mille commentaires. Le juge fait signe à Louise de s'approcher. Il tire de sa poche une pièce de cinq francs qu'il lui tend pour qu'elle rembourse le cousin. Elle baisse la tête, je l'entends qui promet de ne plus recommencer, qui assure qu'elle cherche du travail mais qu'elle n'en trouve pas, à Charly-sur-Marne. Peut-être parce qu'elle est fille-mère ? « Les bourgeoises disent que je ne suis pas un exemple pour leurs filles et pour leurs servantes ».

Le pain de six livres, présent durant toute l'audience, n'a pas réapparu, j'ai toujours aussi faim.

La semaine suivante, tous les journaux racontent l'affaire et commentent la décision du juge : « il va à l'encontre de la défense du travail et de la propriété, c'est un encouragement pur et simple à la paresse et au vice » .

Mais à Paris, on lit l'*Aurore* où Georges Clémenceau surnomme Paul Magnaud le Bon Juge. Une idée simple et révolutionnaire à la fois est en train de naître, elle vaut pour les hommes, les femmes et les moineaux : l'état de nécessité, qui veut qu'on ne sanctionne pas l'acte délictueux s'il est commis au nom d'une cause supérieure, en l'occurrence pour que ne meurent pas de faim ou de froid, les enfants, les vieillards, les malades, tous ceux qui ne peuvent subvenir eux-mêmes à leurs besoins.

Quant aux moineaux, pas de Paul Magnaud, hélas, chez les architectes qui construisent des maisons aux murs lisses et des fenêtres sans rebord, dommage !

A Château-Thierry des lettres de félicitation affluent par milliers au domicile du juge. J'ai suivi à tire d'ailes Louise Ménard, de retour dans son village. Je ne sais si elle m'a reconnu mais elle n'a jamais manqué de me jeter quelques miettes de pain. On ne gaspille pas chez les pauvres. Puis elle est devenue presque riche quand des dames de Paris, émues par sa situation, ont lancé une souscription pour lui venir en aide. Elle a reçu 2000 francs et beaucoup de quolibets en retour : « Elle avait volé et on la récompensait, elle était belle la France » !

De guerre lasse, Louise et les siens sont partis pour Paris. J'ai eu de ses nouvelles par une hirondelle qui logeait à Notre-Dame : Louise travaille au journal *la Fronde*, c'est une certaine Séverine, une femme qui lutte pour que les femmes aient des droits à l'égal des hommes, qui l'a embauchée.

Ici j'ai fort à faire. D'abord apprendre à lire. A défaut de graines, j'ai dévoré le Roman de Renart : tous les animaux y ont faim et ce goupil y a de ces ruses, à faire pâlir d'envie. Un individualiste sans foi ni loi, agissant « sous l'irrésistible impulsion de la faim » comme dit le Bon Juge.

Alors j'ai cherché des solutions. Je me suis plongé dans l'œuvre de Victor Hugo : *Claude Gueux* d'abord, l'histoire d'un ouvrier qui a volé un pain et s'en est trouvé emprisonné...pour son plus grand malheur, ça a très mal tourné pour lui. Puis *Les Misérables* avec Jean Valjean et *les Pauvres gens* : quand la mer et le vent se déchaînent, que la pêche est mauvaise, même les mouettes claquent du bec.

La littérature est pleine de gens qui crèvent de faim et cherchent du pain, à croire qu'on ne se nourrit que de ça ! Sans doute que le pain symbolise la vraie faim, celle qui reste au creux des ventres, à en mourir. Quand il n'y a plus rien autour, que l'homme est réduit à l'état de petit oiseau, à faire le tri, entre les cailloux et la poussière, pour une miette, pour un grain. Chez nous c'est du blé, ailleurs c'est du mil ou c'est du riz, m'a raconté une cigogne qui avait beaucoup voyagé, mais c'est la même misère. C'est des femmes, souvent des petites filles, qu'elle a vues, courbées, les yeux rivés au sol.

Je suis resté dans l'Aisne, à raconter les procès présidés par Magnaud, avant qu'il aille à Paris. Une certaine Eulalie Michaud, accusée de violences légères contre le père de son fils - un homme qui l'avait séduite puis abandonnée peu après la naissance de l'enfant - fut acquittée. Le juge a convaincu la cour en disant que le droit français est bien injuste de laisser ainsi les filles-mères assumer sans aide les conséquences d'un acte qu'elles n'ont pas commis seules,

quand les séducteurs, lâches et irresponsables, eux, sont à peine inquiétés ! Décidément, cet homme-là a fait bouger les lignes !

Et du côté de la faim, quoi de neuf, vieux moineau ?

Rien, elle persiste et signe. A la faveur des disettes ou des grandes crises financières quand les cours chutent, elle grandit, s'enfle et se gonfle, à toucher des populations entières, presque des continents.

Moi qui ne suis qu'un oiseau imaginaire, un moineau sur une gravure du XIXe siècle, je mange fort peu et me nourris de poésies : je savoure encore et encore *le pain* de Francis Ponge, quand le four rougeoie j'aperçois les culs ronds des petits *effarés* de Rimbaud et j'écoute mes amis qui *chantent dans le vent glacé*.